HAL
open science

Basta ! Mexique, un projet novateur et alternatif

Elsa Fernández, Caroline Lepage

To cite this version:

Elsa Fernández, Caroline Lepage. Basta ! Mexique, un projet novateur et alternatif. Les nouvelles écritures du XXIe siècle mexicain : la question des genres littéraires, Mar 2017, Nanterre, France. hal-01543764

HAL Id: hal-01543764

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01543764v1

Submitted on 16 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Basta ! Mexique, un projet novateur et alternatif

Elsa Fernández et Caroline Lepage
Université Paris Nanterre
EA 369 – CRIIA / GRELPP

en mémoire de René Avilés Fabila

C'est en 2011 que le projet *Basta! Cien mujeres contra la violencia de género* est lancé, d'abord au Chili, à l'initiative d'un collectif de femmes (dont Pía Barros et Gabriela Aguilera Valdivia, deux figures historiques de la lutte contre la dictature de Pinochet et icônes latino-américaines des luttes féministes, entre autres batailles…), avant de devenir une « aventure » transcontinentale, avec des versions argentine, bolivienne, péruvienne, vénézuélienne, colombienne, mexicaine, et d'autres encore annoncées, dont une en provenance des États-Unis… – preuve réjouissante que dans certains domaines, en l'occurrence (remarquons-le et soulignons-le) ceux relevant des questions de genre, de surcroît où des femmes se démarquent, les modèles circulent aussi entre les « Suds », d'une part, entre les « Suds » vers les « Nords », d'autre part. Une version roumaine et une version espagnole sont aussi en préparation.

En cela, *¡Basta!* est d'abord la preuve que contrairement à ce qu'on voudrait laisser croire, comme si cela tenait de la fatalité, la (re)conquête culturelle peut avoir lieu, loin des grands et puissants circuits éditoriaux, parce que chacun de ses volumes *¡Basta!* a été réalisé, dans des éditions papier (un détail non négligeable), *via* des projets alternatifs, parfois à la marge, par la force des choses ou volontairement, parce que publier ailleurs et autrement, c'est déjà en soi un acte de résistance, une forme d'insoumission.

Riche d'enseignements est à n'en pas douter le constat de la réussite possible d'une ambition à la fois culturelle, sociale et politique à l'échelle de l'Amérique, *a fortiori* quand on sait que dans ces différentes déclinaisons, le projet initial a quasiment gardé son unité et sa cohérence, en particulier grâce à l'établissement et au respect de ce que les Chiliennes ont appelé le «protocolo *Basta!*». Il s'agit d'un lent déploiement de *¡Basta!*, ici et ailleurs. Où face à l'espoir sans cesse déçu de voir émerger une Amérique politique et économique, l'on voit naître, se consolider et s'imposer une Amérique des combats contre les injustices, une autre Amérique qui, y compris dans ce que d'aucuns verront avec mépris comme un épiphénomène ou de simples braillements d'hystériques, indique la voie à suivre pour remettre en question les évidences, les discours, les images et les représentations des anciennes Amériques, celles, notamment, des innombrables manifestations d'un masculinisme forcené et brutal. *¡Basta!* est ainsi devenu une charte féminine et continentale, formelle, morale et éthique, et plus encore un label, un symbole, un cri de ralliement politique, un étendard brandi pour œuvrer à la massification et à l'internationalisation de ces revendications-là. «[…] *lo importante aquí es la contribución artística a un problema social y político*[1]», dit Gabriela Aguilera.

Si les particularités de chaque pays ne disparaissent pas dans ces *¡Basta!*, elles deviennent fortuites, subalternes au regard de l'urgence la plus immédiate, la violence de genre et la nécessité subséquente d'investir le champ littéraire pour dire les / des *je* femmes dans leurs réalités de femmes ; un acte à interpréter la fois comme un postulat – se penser, penser l'écriture de soi, penser le concept d'auctorialité, penser la notion d'œuvre, penser le fait culturel tout court autrement – et comme une mission : raconter, dénoncer, soulager, compenser, le cas échéant venger, et, à terme, chercher à tout remettre en cause pour se réinventer au-delà de la frustration et du tragique, seule et ensemble. Face à *¡Basta!*, on mesure la stérilité et l'obsolescence des débats sur la place, le rôle et l'utilité de la littérature dans la cité. Là, elle redevient une arme, un manifeste, un prêche… Car la prolifération de la parole littéraire féminine, assumée comme telle, c'est-à-dire sans se cacher derrière une pseudo, illusoire et tellement politiquement correcte asexualité de l'écriture, ou encore sans ouater, céder à la facilité de l'esthétisation, chercher à se faire pardonner, constitue déjà en soi

1 Gabriela Aguilera Valdivia, « acerca de Antologia Basta » [2014 – inédit]

une étonnante et enthousiasmante nouveauté (c'en est fini de l'intimisme, des messes basses et des histoires entre soi), les bases de ce que nous n'hésiterons pas à désigner comme une vraie révolution, à multiples facettes et avec des répercussions encore à découvrir.

Si *¡Basta! Mexique* sort en 2014, alors que quatre autres *¡Basta!* ont déjà vu le jour, il n'en reste pas moins qu'il présente des spécificités intéressantes dans la constellation *¡Basta!* et s'avère innovante sur bien des plans, y compris au sein du panorama littéraire mexicain.
Il est important de signaler en premier lieu que l'on doit ce *¡Basta!* à l'université, en l'occurrence à l'Universidad Autónoma Metropolitana-Unidad de Xochimilco, que l'on sait très engagée dans les études sur les femmes et les féminismes (il n'est qu'à voir le nombre de manifestations scientifiques qu'elle a organisées sur le sujet – par exemple en octobre 2016, un congrès international intitulé «Rupturas y continuidades de una época. Historia y biografía de mujeres / siglo XIX y XX» – et de publications qu'elle a réalisées dans ce domaine, en particulier dans le cadre du projet «Cuerpo en red»[2]) ; c'est même la première du pays à proposer, dès 1998, une «Maestría en estudios de la mujer» ; en 2015, elle a créé le «Centro de Documentación Eli Bartra/Ángeles Sánchez Bringas», «especializado en estudios de la mujer» ; en avril-mai 2017, elle ouvrira un doctorat en «Estudios feministas». Il y a là une grande et intéressante différence avec les autres *¡Basta!*, où les universitaires sont intervenus ponctuellement (surtout en écrivant des textes) ou de manière absolument factuelle dans le projet en tant que projet (pour l'édition argentine, il se trouve que l'une des coordinatrices, Miriam di Geronimo, est une ancienne universitaire). Et outre que ce sont des universitaires, principalement René Avilés Fabila, alors «catedrático» et coordinateur de la «Extensión Cultural», et Elsa Muñiz, «Profesora-Investigadora» et à cette époque-là coordinatrice de ladite «Maestría en Estudios de la mujer», qui sont à l'origine et qui ont mené à bien ce *¡Basta!* de bout en bout, il faut remarquer que le volume paraît dans une collection, *Gato Encerrado*, du catalogue des publications de l'université, et qu'il reçoit un soutien appuyé et clair de l'institution. Le fait que la «rectora», Patricia Alfaro Moctezuma, ait accepté de rédiger et signer la «Nota preliminar» constitue un acte symbolique fort. Tout cela, le cautionnement académique tant des auteures que du propos et de ses intentions, y compris les plus vindicatifs, donnant évidemment une légitimité différente, donc une dimension et une portée nouvelles, à l'ensemble des *¡Basta!*, d'autant que le projet n'a pas pour cela subit d'altérations ou de récupérations opportunistes. Le militantisme n'a en rien été modulé, ouaté, lissé ou travesti ; il ne s'agit pas d'aller au-delà du discours militant et de neutraliser la marge, mais, au contraire, d'intégrer ce discours militant et cette marge aux discours, aux savoirs et aux héritages universitaires, la communauté universitaire étant explicitement invitée à considérer cette production comme de la matière scientifique à part entière et à travers cela, plus remarquable encore, à apprendre à ré-envisager la recherche scientifique comme un acte politique, par-delà la monotonie argumentative et la politesse formelle.
Précisons d'ailleurs que dans une démarche d'ouverture vers la société à laquelle tenaient les coordinateurs, justement pour que cela ne relève pas exclusivement de l'affichage, l'anthologie ait dépassé les murs de l'université, puisqu'elle a été présentée, en présence de nombreuses auteures, lors de quelques manifestations culturelles publiques d'une certaine ampleur, y rencontrant un vif succès : par exemple à México, le 25 février 2015, au Salón Internacional del libro de Minerías, et, quelques mois plus tard, à Cuernavaca, à l'invitation de la Academia de Letras “Juan Rueda Ortiz”. Cela aura été de véritables *happenings*, quand le texte individuel et le livre collectif deviennent en même temps des performances de femmes, auteures et militantes / militantes et auteures… pour une littérature pleinement vivante.
Ce qu'on retient pour le Mexique, c'est aussi le pedigree des auteures (présenté dans la courte note autobiographique accompagnant chaque texte) ; se côtoient ainsi dans ces pages quelques écrivaines professionnelles (une vingtaine sur la totalité, dont Ethel Krauze ; Martha Bátiz Zuk ; Gabriela Turner Saad ; Carmen Nozal…), d'autres amatrices, tandis que d'autres auront écrit strictement pour l'occasion (une douzaine n'ont rien à voir avec le monde des lettres). Et qui sont ces femmes ? Pour reprendre la quatrième de couverture, ce sont des «estudiantes y profesionistas, mujeres de

2 Cuerpo en Red : https://www.cuerpoenred.com

comunidades rurales y semi urbanas…» ; il y a par exemple Adela Margarita : «Nacida en Ecatepec, Estado de México, pero 'tijuanense' por adopción. Orgullosamente cimarrón y socióloga en formación» ; il y a aussi Alejandra Nallely, «Licenciada en Comunicación y casi maestra en Estudios de la Mujer. Promotora cultural *underground*, con serias debilidades por las cosas enfermas, proscritas y rotas»… Or, c'est certainement le Mexique qui a fait le pari le plus audacieux du point de vue de cette « mixité sociale » ou ouverture vers d'autres femmes que celles qui écrivent / s'écrivent habituellement (notons que les projets chiliens et boliviens rassemblent presque essentiellement des écrivaines professionnelles ou participant à des ateliers d'écriture). Le message est clair : dans cette aventure-là, toutes ont eu voix au chapitre, avec de surcroît une présence égale, sans la moindre considération d'ordre hiérarchique et même dans ce qui ressemble fort à une communauté presque sororale, puisque le classement des textes suit non seulement l'ordre alphabétique, mais à partir du prénom, et non du nom de famille… Notons que seule l'Argentine a fait le même choix. Il y a dans ces éléments bien plus que des détails ; nous y voyons les ferments d'une révolutionnaire démocratisation de l'accession totale et non plus partielle, directe et non plus médiatisée, à l'écriture littéraire (on mesure l'écart avec des projets comme le modélique *Hasta no verte Jesús mío* d'Elena Poniatowska), qui en défaisant et même en niant purement et simplement les habituelles classifications, avec tout ce qu'elles recouvrent, laisse la plume et justement plus uniquement la parole, aux femmes, et non plus à certaines femmes, sans pour autant les cantonner dans une publication pour elles seules, le territoire des figures de second ou troisième plans, et débutantes, qui serait de fait partiellement disqualifiée.

Cela est d'autant plus étonnant et méritoire pour le Mexique, que *¡Basta! Mexique* constitue un volume à part et foncièrement nouveau dans le panorama littéraire national.

Les arguments sont nombreux pour le démontrer. Nous retiendrons les principaux :

1) c'est une publication qui ne comprend que des femmes ; des femmes qui, eu égard aux termes certainement pas anodins, «mujeres», «género», du sous-titre, se posent et s'assument sans la moindre ambiguïté comme telles, sans craindre le dénigrement vis-à-vis de l'idée qu'il serait possible de genrer la violence et donc de genrer l'écriture pour dénoncer cette violence, ou sans s'inquiéter du sarcasme que trahit l'éternel rangement de cette famille de textes dans la catégorie des bavardages de et entre bonnes femmes ;

2) c'est une « vraie » anthologie de microrécits ; or, s'il est exact que les multiples formes de la fiction courte se développent depuis quelques années au Mexique, en particulier grâce à des initiatives individuelles et collectives comme celles menées par Javier Perucho, surtout dans une démarche « patrimoniale » (on lui doit, entre autres, *El cuento jíbaro. Antología del microrrelato mexicano*[3], de 2006) et José Manuel Ortiz Soto, surtout dans une démarche « prospective » (on lui doit en particulier la très riche et importante *Antología virtual de minificción mexicana*[4], qui comprend à ce jour plusieurs dizaines d'auteurs et dans laquelle à côté des classiques, on trouve de très jeunes auteurs, certains absolument amateurs et inconnus…), il existe encore peu d'anthologies collectives pensées comme des anthologies dès le départ. *¡Basta! Mexique* n'est pas un regroupement ultérieur ou aléatoire de textes préexistants et existants de manière indépendante ;

3) c'est une anthologie de textes dont le thème, la violence de genre, n'a jusque-là été traité dans / par le discours littéraire que ponctuellement, de manière isolée / personnelle et assez rarement aussi frontalement, pour importantes et célèbres qu'aient été les auteures à s'y être essayées et pour importantes qu'aient été les œuvres auxquelles cela a pu donner lieu. Dans l'effet produit, le chiffre 100 retenu pour composer ces *¡Basta!* évoque bien entendu les 1001 nuits de la conteuse Shéhérazade, à savoir la totalité (100 femmes, ce sont toutes les femmes) et l'omnipotence d'une parole qui, dans sa reprise, dans ses redondances et dans ses lancinements, pourrait ne jamais s'arrêter, ne jamais être endiguée ;

4) c'est une anthologie qui, précisément dans le but de donner de la force à ce déferlement de voix libérées, place le texte et ses messages avant les auteures, avant l'égotisme de l'Auteur, avec la

3 Javier Perucho, *El cuento jíbaro. Antología del microrrelato mexicano*, Ficticia/Universidad Veracruzana, 2006.

4 José Manuel Ortiz Soto, *Antología virtual de minificción mexicana*
http://1antologiademinificcion.blogspot.fr/

fameuse majuscule. Associé à l'absence du moindre nom d'auteurs ou même de compilateurs / coordinateurs sur la couverture, au classement alphabétique par le prénom, le positionnement du titre de chaque texte en tête de page alors que le prénom et le nom de l'auteure viennent ensuite (le Mexique et la Bolivie sont d'ailleurs les seuls pays à avoir retenu cette option) n'est plus le fruit du hasard, ne relève pas de simples considérations typographiques. Ce n'est plus le « je » auteur qui est au cœur de l'œuvre et qui la met au monde, la soumet et l'instrumentalise pour bâtir son mythe personnel, mais le « je » devenu « sujet » dans et par la grâce du texte… Il faut y voir une autre façon de concevoir et de promouvoir l'auctorialité, effacée au bénéfice du « message », du collectif et de l'action – un positionnement théorique là aussi éminemment politique.

5) c'est une anthologie qui, étant donné la façon dont elle a été fabriquée (suivant le protocole *¡Basta!* mentionné), étant donné ses préoccupations, et étant donné son ordonnancement par le hasard de l'alphabet produit ses propres effets de continuité, par-delà la discontinuité « naturelle » que suppose l'assemblage de textes pensés et écrits séparément, chaque récit étant ici si étroitement relié aux autres qu'il ne peut plus être lu / seulement lu dans sa pleine autonomie, mais dans / depuis un vaste champ d'échos et un complexe réseau de sens qui se démultiplie effectivement à l'infini – on parlera à juste titre d'intense et très fructueuse activité transtextuelle, sous toutes ses formes en l'occurrence –, avec un phénomène incontestablement beaucoup plus puissant et singulier que dans une anthologie « ordinaire ». Une alchimie un texte / tous les textes, une auteure / toutes les auteures qui produit de curieux croisements interprétatifs, parfois même de très déstabilisants rapprochements « argumentatifs ». Un seul exemple, parmi les plus forts et troublants : celui des « personnages » de meurtrières et des scénographies de la violence qui les accompagnent. Après avoir lu l'histoire de cette fillette vendue par son père à un homme («Mire don, la chamaca está tiernita. Sabe limpiar la casa, cocinar unos buenos frijoles. Ahí se la dejo *pa* que la pruebe. Si no lo obedece, dele sus chingadazos, que es hembra y para servir al macho está. Si no le gusta, le traigo otra. Tengo puras hijas; que sirvan de algo»), comment ne pas comprendre qu'elle tue ? Comment, même, ne pas excuser qu'elle tue froidement : «Se limpió las manos ensangrentadas y se recostó en el petate mugroso.» (p. 27) ? Comment, y compris, ne pas légitimer la brutale réflexion qui clôt le texte sous forme de sentence : «Mejor asesina que asesinada» ? Et, plus « grave » d'un point de vue moral, comment ne pas éprouver une immense satisfaction rétrospective de cette élimination, désormais envisagée comme un juste châtiment compensatoire, comme une jouissive vengeance, quand l'histoire d'après, «Desamparo», évoque l'assassinat d'une fille et de sa mère, en à peine quelques mots : «Asesinaron a la hija. La madre gritó, lloró, aventó, pateó, protestó, señaló, acusó, manoteó, corrió, y la mataron, frente al Palacio de Gobierno» ?

6) c'est une anthologie qui du fait du nombre d'auteures rassemblées héberge une très large palette de sujets (l'enfance, l'adolescence, la féminité, l'amour, la sexualité, la maternité…), de situations (dans l'intimité, au sein de la famille, dans le monde du travail, dans l'espace public, face aux instances du et de pouvoir…), de cas de violence (incompréhension, soumission, réification, enfermement, viol, inceste, coups, meurtres…) de personnages (des filles, des mères, des épouses, des amantes, etc.), de langues, de langages et même de jargons – avec dans la somme de tous ces éléments la composition d'une sorte de monde femme et, beaucoup plus fort, de nouveau féminin générique, plus encore que thématique (car nous refusons l'idée qu'il pourrait y avoir plus que de l'essentialisme à parler de thèmes féminins) ; un nouveau féminin générique qui, sans évidemment exclure les hommes et le masculin (l'argument du séparatisme ne doit pas être brandi pour discréditer le propos), imagine et permet d'imaginer un horizon référentiel où les représentations, les valeurs et les discours ne sont plus donnés depuis les coordonnées de sociétés patriarcales, depuis les absolus et idoles du virilisme. Et, surtout, la grande liberté de ton laissé à chaque auteure permet que tout cela soit aussi abordé crûment, y compris à rebrousse-poil du politiquement correct, et même quand cela suppose d'aller à l'encontre des préjugés « favorables » entourant les femmes, suivant une démarche qui refuse désormais la stratégie de la séduction et de l'attendrissement. Exemplaire est à ce titre le texte de Patricia Karina Vergara Sánchez intitulé «Violación», sur le viol d'une femme par une autre femme :

«Esa mujer la violó.

Las autoridades dictaron: señora, necesitamos pruebas, ¿cómo que fue una mujer? ¿Está loca? Presente pruebas.
Las heterosexuales opinaron: ¿por qué no nos sentamos todas a platicar ?, cada una tendrá su versión de los hechos.
Las feministas la negaron: está mintiendo. Habla de nuestra amiga. Es por rencor, por desamor.
Las amigas le aconsejaron: olvida. Dios, el karma, el devenir cósmico castigará. Olvida.
Las lesbianas callaron: que no se sepa.
Las enemigas: hicieron escarnio.
La familia: hizo silencio;
Los hombres: sonrieron.
Ella : trató de hablar, seis veces sus labios fueron cosidos.
Está sola, con el cuerpo y con las certezas adoloridas.
El sol le quema el rostro.
Ella mira las puntas de sus pies que sobresalen de la línea de tierra en donde está parada.
Un paso adelante sólo habrá viento.
Su cuerpo se balancea adelante y atrás, antes de caer al precipicio.»
Pour résumer : plus question de s'en tenir à exposer de belles et charmantes victimes, avec le sacro-saint et tellement stérile argument qu'elles pourraient être votre fille, votre femme ou votre mère et qu'à ce titre, il faut les respecter ; plus question, en somme de générer la compassion comme on le fait dans une campagne de protection des animaux.
7) Dernière nouveauté que nous évoquerons ici, sans doute la plus importante d'un point de vue formel et technique : si les formes courtes sont par essence, vu leur brièveté et leur incroyable plasticité (à la fois fiction, poésie, théâtre…), la terre fertile sur laquelle peuvent idéalement germer et s'épanouir ces écritures nées de fragments de vie, des instants, des images, des traces, des réminiscences, des gestes, etc., traduits en cris, en gémissements, en supplications, en injures, en condamnations…, elles sont aussi, *a fortiori* avec l'impératif *¡Basta!* de ne pas dépasser un nombre précis de caractères, l'assurance d'un usage très différent des outils habituels du récit – descriptions, dialogues, temps, espace, personnages (pas de noms, à peine un prénom, le plus généralement un simple « je », un « tu », un « elle »…), etc. –, avec pour résultat une construction et un rapport au « moi » complètement autres, justement plus comme un personnage dans des coordonnées de fiction, mais juste comme une voix… À ceci près que dépouillée de l'essentiel des contours et atours habituels du personnage, cette voix a évidemment une tout autre puissance et portée. Le but n'étant plus de forcer l'identification, mais l'écoute véritable.
Cela posé, dès lors qu'on parle de nouveauté, il faut finir par s'interroger sur la réception que ce *¡Basta! Mexique* a eue, son impact et son influence.
Déplorons-le, le constat n'est guère enthousiasmant. Parmi tous les *¡Basta!*, *¡Basta! Mexique* est celui qui aura eu le moins de « répercussions » dans la sphère sociale, politique et simplement littéraire (même si, pour ce dernier point, cela demande un peu de réserve… dans la mesure où cela est toujours plus difficile à mesurer) et qui peine le plus à se diffuser et à créer ce mouvement de réactions et de mobilisations attendu parmi la population des femmes et dans la société en général. Si *¡Basta! Argentine* a eu un réel retentissement dans la presse nationale, si *¡Basta! Chili* est devenu un moteur de l'action féministe, si *¡Basta! Bolivie* a reçu le soutien de l'État (le «gobierno autónomo departamental de Cochabamba» ayant pris en charge le coût d'une deuxième édition de l'anthologie distribuée gratuitement sur tout le territoire), si *¡Basta! Colombie* est rendue massivement disponible *via* la mise en place d'un téléchargement gratuit en ligne…, non seulement René Avilés Fabila déplorait la «notable ausencia de los medios de comunicación y el silencio de la “crítica literaria” y del feminismo profesional…», insistant : «Aunque han aparecido comentarios en algunos medios, muy pocos, han sido las redes y el pasa-la-voz lo que ha permitido el éxito del libro», mais le volume n'a pas eu le moindre poids sur les autorités et n'est à peu près disponible que dans le circuit universitaire. L'expérience, aussi indispensable, novatrice et exaltante qu'elle soit, semblant être à peu de chose près morte-née.
Quelles hypothèses pour expliquer cette sorte d'échec ou, disons, de semi-réussite seulement ?

Parmi toutes celles que l'on peut avancer, notamment, bien entendu, l'incurie du gouvernement mexicain, cyniquement indifférent à ces violences (quand ça n'est pas lui qui les commet – combien de viols et d'assassinats de femmes par des représentants des forces de l'ordre ? – et les organise) ou l'impact de la disparition récente de René Avilés Fabila, il nous semble que le fait que *¡Basta! Mexique* émane de l'université a aussi eu son revers. Remarquons d'abord que la publication, la diffusion et la communication ont, logiquement, suivi le modèle conventionnel, rigide et tragiquement marginalisé de l'édition par des presses universitaires, dont pouvaient / devaient s'affranchir les autres projets, par la force des choses beaucoup plus créatifs puisque totalement dans une réalité alternative et donc dans une optique de réinvention. Ainsi, alors que *¡Basta! Mexique* n'est guère diffusé, ailleurs la mise à disposition, sous une forme ou sous une autre, est vu comme un impératif absolu. Ainsi, alors que les autres coordinateurs ont systématiquement investi les réseaux sociaux pour assurer la promotion de l'anthologie en marge des puissants rouleaux compresseurs des médias « officiels », créant par exemple (comme le prévoyait d'ailleurs le protocole *¡Basta!*) des pages Facebook ou des blogs exprès, qui servent à annoncer des informations (annonces de manifestations, de publications…) relatives aux anthologies et aussi, beaucoup plus largement, de bases de recensement de diverses données concernant les violences subies par les femmes…, cela n'a pas été le cas pour *¡Basta! Mexique*, qui semble ne pas concrètement s'être donné une voix dans la nouveauté pour porter ses voix nouvelles puisqu'effectivement, le volume n'est présent que sur le site institutionnel de l'université, avec une visibilité en outre assez limitée. Ainsi, alors que les autres, les Chiliennes en premier lieu, ont littéralement pris leur bâton de pèlerins et ont voyagé partout pour animer des ateliers de parole et d'écriture dans les écoles, dans les communautés rurales, parfois reculées, etc., les Mexicaines ont, au mieux, participer à quelques manifestations publiques pour des lectures et des signatures. Où le livre serait politique en soi, mais pas un objet pour / de l'action politique, en particulier dans ses nouveaux espaces de circulation. Pour les autres, il s'agissait d'un point de départ d'une croisade, pas d'une publication militante, point (ce qui est d'ailleurs dit implicitement dans les paroles liminaires de la « rectora »)… Pía Barros ne prévoyait-elle pas cet écueil en formulant le vœu que les *¡Basta!* soient édités dans des circuits complètement indépendants ? Or, cela est d'autant plus désespérant que les violences à l'encontre des femmes ont l'ampleur monstrueuse que l'on sait au Mexique – est-il nécessaire de rappeler que sept femmes y sont assassinées tous les jours ? Cela n'est pas un hasard si le Mexique est l'un des pays d'Amérique latine où le besoin d'une vraie mobilisation contre ces violences s'exprime avec le plus de récurrence et de vivacité. Au-delà des grandes manifestations populaires (on pense notamment à celle du 19 octobre 2016), on peut donner un exemple, volontairement anecdotique et très ponctuel, mais significatif de la prise de conscience, y compris des très jeunes femmes, entre autres celles du collectif *Las hijas de violencia*, qui arpentent les rues de Mexico, armées de pistolets en plastique, mettent en joue et appuient sur la gâchette chaque fois qu'un importun les aborde, l'homme recevant un tir de confettis en s'entendant chantée en chœur la chanson «sexista punk[5]» :

Eso que tú hiciste hacía mí se llama acoso
Si tú me haces esto de esta forma yo respondo
Debes de saber no eres el uno ni el diez
Ya estoy harta de esto y de tu gran estupidez
En una voz baja tú me dices tantas cosas
Paso a un lado y veo tus miradas asquerosas
Si esto fuera el metro, no dudo ni en un momento
Que tus manos en mis nalgas ya estarían adentro
No me halagas, me incomodas como todo el resto
No te importa cómo vista o qué traiga puesto
No tienes derecho y lo que haces es de un cerdo
Sexista, machista, ¿qué es lo que tú quieres?
¿Mostrar tu hombría? A la mierda de mi vista

5 http://mxcity.mx/2016/01/las-hijas-violencia-performance-punk-confeti-del-acoso-sexual-callejero/

Siempre me encuentro con esto todos los días
Las mismas miradas y palabras de agresión
“Qué rica.” “Sabrosa.” “Mamasita, qué culito.”
Y sólo estoy ignorando la denigración
Si hoy me callo, tú te callas, nos callamos
De un pedazo de carne no bajamos
O sea que no es normal que me trates de tocar
Que me hables como si me fueras a violar
Imagino el día en que pueda ir a caminar
Sin cuidarme, sin tener mi cuerpo que ocultar
Yo no soy pendeja, la que tanto te provoca
Eres tú quien no respeta y me vuelves loca

En guise de conclusion, nous nous en tiendrons à une question : en tant qu'enseignants-chercheurs, ne faut-il pas sérieusement s'interroger, à plus forte raison dans les murs d'une université comme celle de Paris Nanterre, sur ce très préoccupant constat qu'une université, en l'occurrence parmi les premières, les plus véritablement et les plus complètement mobilisées autour des questions féminines, a pu mener un projet aussi innovant, en tant que projet, en tant qu'œuvre et pour ses contenus, et dans le même temps le faire partiellement tourner cours, le priver d'une partie de sa présence dans l'ici et maintenant…, plongeant dans une forme de silence ces voix qu'il fallait / qu'il faut tellement donner à entendre ?